

Camille LACAU ST GUILY

MARÍA ZAMBRANO
(1904-1991)

Radiographie d'une âme
et d'une pensée



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

INTRODUCTION GÉNÉRALE

María Zambrano (1904-1991) m'accompagne par sa pensée et comme personne, depuis près de treize ans. Je l'ai d'abord connue à travers son étonnante pièce de théâtre sur l'héroïne sophocléenne, Antigone, qu'elle commence à élaborer sous forme de fragments, puis qu'elle modèle en un ensemble hétérogène fait d'un prologue discursif, suivi de scènes théâtrales, empreintes d'un lyrisme poético-philosophique. Dans le cadre du concours de l'agrégation interne d'espagnol, comme hispaniste, spécialiste de philosophie espagnole – ma thèse de doctorat ayant porté sur la réception d'Henri Bergson en Espagne (1889-années 1920), alors que j'avais soutenu mon DEA et ma Maîtrise en philosophie à Sorbonne Université (Paris IV), respectivement sur «Le chœur dans la tragédie grecque» et sur «L'harmonie dans le cosmos platonicien» –, les éditeurs des Presses Universitaires de France et du CNED m'ont sollicitée, sur les conseils de la Professeure Manuelle Peloille, pour rédiger le livre sur la question au programme : «María Zambrano, *La tumba de Antígona y otros textos sobre el personaje trágico*.⁵»

À l'époque, j'avais été saisie par la force de cette femme qui avait fui l'abomination franquiste pour s'exiler en France, au Mexique, à Cuba, à Porto-Rico, en Italie, en Suisse, là où elle trouverait refuge pour faire entendre sa voix, une voix délicate, murmurante et virile à la fois, à travers sa puissante œuvre philosophico-poétique. Comme le souligne José Luis Aranguren, «si María Zambrano s'était tue, quelque chose de très profond et essentiel aurait manqué, peut-être pour toujours, à la parole espagnole⁶». Or, à ce moment déjà, malgré le courage dont elle me semblait faire preuve, je

⁵ L'édition de référence était la suivante : María Zambrano, *La tumba de Antígona y otros textos sobre el personaje trágico*, Virginia Trueba Mira (ed.), Madrid, Cátedra, 2012.

⁶ José Luis Aranguren, «Los sueños de María Zambrano», *Revista de Occidente*, Madrid, 1966, año IV, 2^a época, n° 35, p. 207-212, cité par Rogelio Blanco, *María Zambrano: la dama peregrina*, Córdoba, Ensayo Berenice, 2009, p. 38.

me la représentais comme l'albatros baudelairien, boiteux, « exilé sur le sol au milieu des huées », pour avoir été brisée ou retenue dans son élan de reine de l'azur poétique et philosophique, par Francisco Franco et ses chefailleurs nationalistes, mais avant cela, par son maître de philosophie, José Ortega y Gasset (1883-1955), dont j'avais pu mesurer, lors de mes recherches doctorales antérieures, la forme de misogynie et surtout le narcissisme écrasant pour la jeune étudiante qu'elle était, à laquelle orgueilleusement il ne pardonna jamais de dépasser sa « Raison vitale ». María Zambrano avait, en effet, osé proposer une Raison nouvelle, plus vivante, capable d'épouser poétiquement le réel et ses ondulations, la chair du monde et de l'humanité, une Raison qu'elle qualifiera notamment de poétique. Dans le cadre de la pièce sur laquelle portait alors mon analyse, cette femme qui m'apparaissait donc, pour une part, fragile, avait également eu le courage de refuser la version fataliste du dramaturge grec Sophocle (495-406 av. J.-C.), la qualifiant même d'« erreur », reconstruisant le dénouement de cette tragédie antique, réanimant la poitrine brûlante de cette immense héroïne qui ne pouvait s'être lâchement donné la mort. María Zambrano la faisait naître une deuxième fois, la réencharnait⁷ comme une gestatrice philosophico-poétique, pour qu'elle pût témoigner, le temps de la « pièce », entre autres, de son message de paix, de fraternité et d'amour. Cette pièce se terminerait dans un dénouement non pas sanglant, mais apaisé, par la dormition éternelle d'Antigone qui quitterait finalement ce monde, après avoir pu déployer son délire non ménadique, le délire d'une vierge se laissant traverser par un dernier sursaut de vie, à travers la libération de sa conscience.

Cependant, malgré le message de l'Antigone zambranienne et le prologue de la philosophe qui témoignaient d'un désir de concorde et de réconciliation entre tous, fréquenter de façon ascétique, pendant des mois, cette Antigone et son auteure me bouscula, comme si, en plus de ce message d'harmonie et de justice, elles avaient laissé en moi une amertume qui dépassait sans doute María Zambrano elle-même. La rumination réflexive de cette pièce et de tous les textes qui l'entouraient de nature différente, par l'hybridité de leur composition et surtout par la voix si singulière qu'ils mettaient en scène, commençait à susciter de nombreuses interrogations sur la vie de celle qui les avait pensés. Pourquoi sa propre Antigone, même si elle avait refusé le bannissement de son existence et le bâillonnement de sa voix, était-elle si attaquée intérieurement, morcelée, dissociée ? Pourquoi délirait-elle, de surcroît depuis une tombe ?

⁷ Je reprends à Charles Péguy ce beau néologisme d'« encharner ».

Une fois la question de l'agrégation interne traitée, je décidai de quitter pendant un temps ce personnage et son univers, façonnés par la philosophe, pour approfondir cette « Raison poétique », dont l'héroïne grecque semblait être une incarnation « en chair et en os ». En effet, je fus longtemps enthousiaste devant la protestation zambranienne contre l'intellectualisme en philosophie, contre la « Raison rationaliste », qu'incarneraient notamment Créon et son personnage de la Harpie, cette Raison que María Zambrano considérait responsable de la crise nihiliste que traversait l'Europe, notamment dans les années 1930-1940, parce que ce combat me rejoignait ; il était un peu celui que j'avais vécu depuis ma licence de Philosophie, une philosophie qui semblait trop souvent recourir à des outils conceptuels conventionnels, rationalistes à outrance et donc clivants, qui ne permettaient pas toujours une authentique ouverture sur la réalité des choses et des gens tels qu'ils étaient « en vrai ». J'étais ainsi sensible au désir zambraniien de déjucher le *Logos* de hauteurs macrocosmiques pour le tremper dans le réel, pour qu'il en fût imbibé, pour l'inviscérer comme chez Empédocle qu'elle aime à citer, afin que ce *Logos* se convertît en une traduction poétique de la vitalité du cœur de l'humanité. J'aimais ces lignes de l'une des bonnes connaisseuses de María Zambrano, Elena Laurenzi, qui publia en 1995 une magnifique monographie sur elle, *Naître par soi-même*. Dans son introduction, cette dernière écrit :

Au siècle dernier déjà, Friedrich Nietzsche se moquait des prétentions à la neutralité et à l'objectivité du discours philosophique. Dans sa critique de la philosophie, Nietzsche faisait intervenir le corps : il parlait de l'« instinct » du philosophe, du magma des passions qui sous-tend le système des vérités « logiques », « neutres », « cristallines »⁸.

Elena Laurenzi montre dans ce texte la lutte philosophique portée par María Zambrano, défendue dans une forme de continuité avec l'insoumise et vivante pensée nietzschéenne, Nietzsche ayant vécu des expériences semblables, sur les intolérables limites que s'était construite la philosophie autour d'elle-même, comme si cette dernière devait se retrancher frigidement d'un réel qui risquerait de la contaminer de ses odeurs, de ses matières, de la terre du monde. María Zambrano voulait, elle aussi,

⁸ « Ya en el siglo pasado Friedrich Nietzsche se burlaba de las pretensiones de neutralidad y objetividad del discurso filosófico. En su crítica a la filosofía, Nietzsche hacía que el cuerpo entrara en juego: hablaba del “instinto” del filósofo, del magma de las pasiones que subyace al sistema de verdades “lógicas”, “neutrales”, “cristalinas” » (Elena Laurenzi, *Nacer por sí misma*, Madrid, Horas y horas, 1995, p. 13).

«aller “droit au cœur des choses”», clamant «la nécessité d’une forme de conscience qui pourrait rétablir un contact intime avec les choses⁹» :

María écrivait pour ramener la pensée au concret de l’existence, pour tirer la philosophie de l’entéléchie des idées vers les viscères de la terre, pour exercer une action médiatrice capable de sauver de l’ombre les réalités obscures du corps, du sentiment, des passions, et de les mettre en lumière¹⁰.

Je fusionnais avec sa quête philosophique d’inviscération, d’encharnement du *Logos*, qui ne se couperait plus de ses passions, du cœur de l’homme, de son ventre, de tous ses organes, pour qu’il pût transpirer l’humanité, son haleine et sa sueur, ses laideurs aussi, car la philosophie ne pouvait continuer de se séparer ainsi de la réalité de chair et de sang des hommes et des femmes, sur laquelle elle élaborait. Comme le définit le plus grand spécialiste actuel de María Zambrano, qui a dirigé et édité ses *Œuvres Complètes*, Jesús Moreno Sanz, «le noyau le plus décisif de sa pensée est [...] : ramener la raison, et avec elle Descartes et Husserl eux-mêmes, à l’*humus* de la terre, à la boue, comme elle le dit dans une lettre à Rafael Dieste (lettre de 1933)¹¹». Dans l’article que Jesús Moreno Sanz publie le lendemain de la mort de la philosophe, dans le quotidien espagnol *El Mundo*, le 7 février 1991, il écrit aussi : «La réflexion de María Zambrano a été, est et sera une médiation entre le *Logos* le plus élevé, la grande raison occidentale, et les pauvres *raisons* issues des entrailles de toute vie, de toute vie humble, des multiples raisons de la vie quotidienne.¹²»

⁹ Elle voulait donc «dirigirse “rectamente hacia el corazón de las cosas”», clamant donc «la necesidad de una forma de conciencia que pudiera devolver el contacto íntimo con las cosas» (*Ibid.*, p. 24).

¹⁰ «María escribía para reconducir el pensamiento a lo concreto de la existencia, arrastrar la filosofía de la entelequia de las ideas a las vísceras de la tierra, ejercer una acción mediadora que fuera capaz de rescatar de la sombra las realidades oscuras del cuerpo, del sentir, de las pasiones, y traerlas a la luz» (*Ibid.*, p. 17).

¹¹ «también el núcleo más decisivo de su pensar [...]: llevar la razón, y con ella a los propios Descartes y Husserl, al *humus* de la tierra, al barro, como le dice por carta a Rafael Dieste (Carta de 1933, sin fechar día y mes; *Boletín Galego de Literatura*, 5 de mayo de 1991, p. 98-99)» (Jesús Moreno Sanz, *María Zambrano. Mínima biografía*, Sevilla, Ediciones de la Ilsa de Silltolá, 2019, p. 40).

¹² «La reflexión de María Zambrano ha sido, es y será una mediación entre el más alto *logos*, la gran razón occidental, y las pobres *razones* dimanadas de la entraña de toda vida, de cualquiera y humilde vida, de las múltiples razones cotidiana» (*Ibid.*, p. 208).